

L'homme pris et torturé par le langage ou Le symbolique, Nom-du-Père et torture

I Je n'explique pas tout de suite mon titre. Je vais y venir en tressant deux brins, à propos desquels je commence par rappeler des choses bien connues¹.

Le brin *langage* : l'abord proprement lacanien de la psychanalyse a pour fondement, constant dans son énoncé même si variable dans ses interprétations, l'axiome de l'inconscient structuré comme un langage, inséparable du ternaire des trois dimensions, S.I.R. le symbolique, l'imaginaire et le réel, nouveau paradigme pour la psychanalyse (pour adopter provisoirement la formule de Jean Allouch). L'importance respective et la relation de ces deux fondements dans le déplacement de Lacan par rapport à Freud ne sont pas mon problème immédiatement.

Le brin *folie* : la théorie lacanienne de la psychose a pour socle la forclusion du Nom-du-Père.

J'ajoute que dans les deux cas, quels que soient les complications et raffinements rajoutés par la suite, ces deux points sont restés inébranlés à travers tous les développements et toutes les mutations de la théorie.

Ces deux fondements sont de toute évidence solidaires : pour définir le Père comme un signifiant — le Nom-du-Père —, comme ce signifiant qui, par la métaphore paternelle, constitue la clé de voûte du système signifiant, il faut avoir déjà posé que l'inconscient est en effet structuré comme un langage, traduisons ici : constitué de signifiants et régi par les mécanismes de la métaphore et de la métonymie. J'ai introduit le mot système, comme le fait Lacan lui-même, dans *Les formations de l'inconscient* par exemple. Terme nécessaire à toute approche structuraliste. L'introduction centrale de l'Autre barré et de son signifiant n'efface pas cette référence au système. Elle y introduit la fonction du manque auquel les concepts logiques d'incomplétude et d'inconsistance offriront des issues formelles. L'introduction de la logique du pas-tout appliquée à la langue constitue une remise en cause plus radicale de la pertinence pour l'inconscient du concept de système au sens structuraliste. L'inconsistance du symbolique n'est toutefois pas telle que justement il ne puisse, dans le nœud borroméen, s'écrire comme l'une des trois consistances.

¹ Des parties de ce texte ont été prononcées au séminaire de Françoise Gorog à l'hôpital Sainte-Anne, au GRP à Marseille et au Colloque « La locura » organisé par Propuesta psicoanalitica sur à Buenos Aires. On a gardé certaines formes de l'adresse orale à un public un peu large.

Côté folie ou psychose : Continuité ou discontinuité entre psychose et « normalité » ?

Il est à remarquer qu'il y a un écart important entre la théorie de la forclusion du Nom-du-Père comme fondement structural de la psychose et la conception de la folie avancée en 1946 dans les « Propos sur la causalité psychique », le changement des termes (folie, psychose), qui ne sont bien sûr nullement équivalents, n'étant pas indifférent. Dans ce dernier texte (les « Propos »), la folie, pensée comme fondée sur le rapport imaginaire, est montrée comme une possibilité essentielle, limite révélatrice de l'être de l'homme, dans une perspective essentiellement *continuiste* avec le normal, même si elle est rapportée à une « insondable décision de l'être² ». Je vous rappelle une citation très connue qui condense cette vue :

Et l'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté³.

En même temps que le psychiatre et le psychanalyste, c'est ici véritablement le Lacan philosophe qui parle et se prononce sur l'être de l'homme, dans cette phrase qu'il revendiquera encore beaucoup plus tard, alors que sa théorie de la folie aura radicalement changé. Ceux qui, comme moi, viennent à la psychanalyse par la philosophie, c'est bien souvent avec cette conviction que l'être de l'homme ne peut être compris sans la folie, et que, quelles que soient ses limites, la psychanalyse, et singulièrement avec Lacan, s'est plus avancée dans cette voie que quoi que ce soit d'autre. Les grands aliénistes du XIX^e siècle avaient pleinement cette dimension philosophique⁴ qui paraît bien oubliée par la psychiatrie à prétention scientifique.

La dominante continuiste est cohérente avec l'explication de la folie par les mécanismes de l'imaginaire : le fou est vu comme celui qui radicalise la méconnaissance constitutive du moi humain par laquelle il se prend pour lui-même. L'aliénation n'est pas réservée aux aliénés, elle est constitutive du narcissisme humain.

« Insondable décision de l'être », par contre, implique, dans une tension paradoxale, ici résolue par le bonheur de la formulation, à la fois le caractère irréversible de la folie, et qu'il s'agit pourtant de liberté, et donc que le fou est à traiter comme un sujet et non pas comme une maladie. Il faut noter que la corrélation paradoxale entre folie et liberté est une constante dans l'enseignement de Lacan, qu'il aura présentée dans diverses versions (tantôt analysant le discours contemporain de la liberté comme typiquement délirant,

² J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 177.

³ *Id.*, *ibid.*, p. 176. Suite immédiate de la citation : « Et pour rompre ce propos sévère par l'humour de notre jeunesse, il est bien vrai que, comme nous l'avions écrit en une formule lapidaire au mur de notre salle de garde : "Ne devient pas fou qui veut." Mais c'est aussi que n'atteint pas qui veut, les risques qui enveloppent la folie.»

⁴ Cf. Juan Rigoli, *Lire le délire*, Paris, Fayard, 2001.

tantôt déclarant que le fou c'est l'homme libre (en ceci qu'il est affranchi de la demande)⁵.

La théorie de la *forclusion* s'inscrit au contraire sur le versant de cet aphorisme écrit par Lacan sur les murs de la salle de garde, « Ne devient pas fou qui veut », dans une optique de *discontinuité* radicale entre la psychose et les autres structures. Entre-temps, Lacan a introduit la structure de langage, sur laquelle repose cette théorie de la forclusion, qui situe la causalité de la folie dans le registre symbolique (rejet d'un signifiant primordial) et considère désormais que les phénomènes imaginaires, quel que soit leur caractère spectaculaire, sont subordonnés, voire non spécifiques. La doctrine de la forclusion implique qu'on tranche en chaque cas par oui ou par non, même si le discernement n'est pas toujours facile. C'est le *point de vue de la structure* — que certains dénoncent comme essentialisme.

Mais la tension demeure entre les deux optiques, continuiste et discontinuiste, dont ce n'est pas par hasard que l'une mobilise le terme de *folie*, partie constituante et révélateur de l'essence de l'homme, l'autre la *psychose*, une structure distincte parmi d'autres, à côté de la névrose et de la perversion.

Cependant, même alors, ça n'empêche pas Lacan, comme nous allons le voir, de continuer à poser que la psychose est révélatrice d'une vérité de la structure et du rapport au langage pour tout parlêtre. De sorte qu'en vérité ces deux directions de pensée, la « continuiste » et la « discontinuiste », ont *toujours coexisté* chez Lacan. Ceci est confirmé par le fait que, dans les « Propos », le rappel de « Ne devient pas fou qui veut » vient immédiatement à la suite de la première citation que j'ai donnée (sur l'être de l'homme), ce qui montre bien qu'il n'y avait pas pour lui alternative absolue.

Le dernier Lacan, disons à partir de 1973 et des nœuds borroméens, multiplie les déclarations provocatrices sur la psychose qui tendent à subvertir tout usage psychiatrisant figé de ce terme. C'est ainsi qu'aux Américains, en 1975, il explique que la psychose est une tentative de rigueur — ce qui est une vérité clinique —, mais il ajoute qu'en cela justement il est lui-même psychotique. Sans doute est-ce pour réveiller les Américains de leur sommeil empiriste dogmatique. Et on les voit en effet réagir troublés et pas contents : Comment peut-on dire des choses pareilles ? Mais il a dit que lui-même était psychotique, alors ? Mais ces déclarations sont bien faites aussi pour embarrasser ses propres élèves dans le champ de la psychiatrie : comment savoir si c'est du lard ou du cochon ? Cette ironie indécidable participe du Lacan socratique. Quoi qu'il en soit, ces paradoxes ont bien un sens clair : sans revenir sur la théorie de la forclusion, Lacan joue de la corde continuiste, et tend à subvertir une clinique qui utiliserait la forclusion pour enfermer la psychose dans des cases et des catégories figées. Par ailleurs le travail sur le nœud

⁵ Cf. le « Petit discours aux psychiatres », conférence de novembre 1967, inédit.

renouvelle la perspective sur la structure : le primat du symbolique se trouve relativisé puisque les trois consistances sont équivalentes (mais je ne fais ici que le mentionner).

Autre dualité, concernant le langage

Reprenons maintenant le brin du langage. Nous allons y trouver une autre dualité. Si Lacan, à partir de 1953, a paru — et plus que paru — exalter les vertus du langage et de la parole, du symbolique donc, ceux qui ont fréquenté ses textes et séminaires de la dernière période peuvent savoir que le langage, sans perdre de son importance, y subit une forte dévalorisation. Lacan dit alors par exemple : « on fait beaucoup de confusion sur le sujet [...] le langage je ne trouve pas du tout que ce soit la panacée universelle⁶ », et c'est encore une des expressions les plus modérées de cette dépréciation.

En fait, là encore, ce serait une illusion de s'imaginer qu'il s'agit, dans ces deux valorisations opposées, seulement d'une différence liée à la chronologie, à une évolution — même si elle joue évidemment un rôle.

Comme pour les deux optiques sur la folie, il y a fondamentalement coexistence des deux côtés, même si l'accentuation varie. Le rapprochement que je fais ici (entre folie et langage), à vrai dire, n'est pas de hasard, c'est plutôt en vérité le même point.

Lacan est venu à la psychanalyse par la psychose, il ne faut jamais l'oublier : c'est le langage de la folie qui l'a introduit à l'inconscient.

Le langage et l'être de l'homme

La citation célèbre que j'ai rappelée des « Propos sur la causalité psychique » donnait bien à entendre que, tout en abordant la folie en clinicien, Lacan la pensait dans ce qu'elle implique pour l'être de l'homme, et que, réciproquement, il affirme que cet être de l'homme ne peut être compris sans l'être de la folie, c'est-à-dire, si l'on veut bien faire momentanément abstraction des complications de cette histoire de Lacan avec la philosophie, que Lacan n'est pas seulement psychiatre d'origine, psychanalyste essentiellement, mais qu'étant cela, il est aussi philosophe.

Comme certains le savent, j'ai été amené à m'intéresser — au point d'en faire un livre — à ce terme d'*être* si insistant chez Lacan, là encore avec des valorisations contrastées. Ce n'est pas un secret que Lacan a accordé la plus grande importance au philosophe qui a réintroduit de façon majeure la *question de l'être* au cœur de la philosophie contemporaine, à savoir Heidegger. La « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* » qui est un texte princeps pour la mise en place du concept de forclusion, est un de ceux où les concepts heideggeriens jouent un rôle décisif pour remodeler et interpréter les concepts freudiens (rôle que j'ai essayé d'analyser en détail dans la mise en

⁶ J. Lacan, *La troisième*, inédit.

place de *Bejahung* [ouverture de l'être, venue au jour du symbolique], *Verwerfung/Austossung*)⁷. Même s'il a pris ses distances assez tôt, et déclaré solennellement qu'il n'était pas heideggerien (1962), il y a certaines thèses heideggeriennes qui ont constitué pour lui des acquis définitifs, et dont il n'a jamais renié l'origine heideggerienne.

Un de ces acquis c'est la rupture avec l'humanisme théorique : l'homme n'est pas le centre. Chez Heidegger ça implique que le centre c'est l'être, et que « l'être de l'homme » ne peut se comprendre qu'à partir du rapport de l'homme à l'être, l'être tout court, avec un grand E si vous voulez (je ferai ici comme si nous comprenions tous ce mot naturellement). Au temps de « L'instance de la lettre », du séminaire sur *Les Psychoses*, Lacan accepte ces positions, s'en revendique même — et il ne reviendra jamais à l'anthropocentrisme théorique. Le concept lacanien de l'Autre grand A inscrit de façon définitive ce décentrement essentiel — quoi qu'il en soit du rapport à l'être dans la suite de l'élaboration de Lacan. Le grand Autre de Lacan est le lieu du signifiant et le lieu de la parole : ce terme forgé par Lacan implique clairement que le sujet, qui se croit libre et maître de lui-même, n'est justement pas maître du langage : autrement dit le décentrement est par rapport à ce lieu de la parole et du langage, tel que l'impose l'expérience de l'inconscient — que Lacan assume, comme un temps, les rapports du langage et l'être à la façon Heidegger, ou qu'il y introduise des bémols.

Un autre acquis définitif emprunté à la pensée heideggerienne de l'être, c'est que *l'homme habite le langage*, langage qui est désigné par Heidegger comme « la maison de l'être ». Ceci indique clairement qu'il n'y a aucune maîtrise de l'être parlant sur le langage. Heidegger écrit par exemple « L'homme se comporte comme s'il était le créateur et maître du langage, alors que c'est celui-ci au contraire qui est et demeure souverain⁸ ». J'insiste : l'idée du symbolique, qui conjoint indissolublement et éclaire l'un par l'autre langage et inconscient, introduit d'emblée un radical décentrement de l'homme et aussi bien du sujet.

Par là j'ai commencé à justifier la première partie de mon titre. « L'homme pris par le langage ». Idée très nouvelle quand elle fut avancée, tombée au rang de *doxa* dominante aux beaux jours du structuralisme, et en passe aujourd'hui d'être oubliée hors la psychanalyse, les fantasmes théoriques de la maîtrise ayant tendance à se reconstituer, solidaires d'une conception instrumentale du langage.

Oui, mais alors « torturé » ?

C'est dans ce contexte des années 50, où Lacan trouve chez Heidegger un écho et un appui à ce qu'il est en train d'élaborer sur le langage et ses

⁷ Cf. F. Balmès, *Ce que Lacan dit de l'être*, PUF, 1999, chapitre 2, « Du oui et des non ».

⁸ Martin Heidegger, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard NRF, p. 227.

rapports à l'inconscient, mais avec tout ce que ça implique pour l'être de l'homme, moment aussi où la thèse de l'inconscient structuré comme un langage lui permet d'élaborer une théorie de la psychose nouvelle, en rupture complète avec l'explication par l'imaginaire qu'il avait développée avant 1953, que nous allons trouver l'énoncé dont j'ai fait mon titre. C'est le temps, donc, où Lacan découvre la puissance et les vertus du symbolique. Dans la « Réponse à Hyppolite » il a repris le terme heideggerien d'*ouverture de l'être* comme interprétation de la *Bejahung* de Freud : le langage est ce par quoi nous sommes ouverts à l'être, ce qui donc donne à notre existence sa pleine dimension, celle qui, justement, nous dépasse. La forclusion sera un accident originaire dans cette symbolisation primordiale, le rejet d'un signifiant primordial, celui qui fait tenir l'ensemble du système signifiant. Vous connaissez ça, je pense.

C'est en travaillant ces questions que je suis tombé sur le passage suivant, qui se trouve dans une conférence, « Freud dans le siècle », contemporaine de la longue exploration par Lacan des *Mémoires* du Président Schreber, et publiée dans l'édition du séminaire *Les psychoses* : « La psychanalyse devrait être la science du langage habité par le sujet. Dans la perspective freudienne, l'homme, c'est le sujet *pris et torturé par le langage*⁹. »

« La psychanalyse devrait être la science du langage habité par le sujet » — c'est-à-dire l'exploration scientifique, grâce à la clinique analytique, de ce que Heidegger dit en philosophe, que l'homme habite le langage. On pourrait dire que c'est là ce que présente par exemple « Fonction et champ de la parole et du langage », et tout ce qui se poursuit dans cette veine.

« Dans la perspective freudienne, l'homme, c'est le sujet pris et torturé par le langage. » On voit bien que la perspective freudienne ici, c'est en première ligne la psychose. À la lumière de l'expérience freudienne, bien loin de devoir être pensée seulement, ni d'abord, sur le mode de la carence symbolique, du déficit, la psychose montre le vrai de la structure, le vrai de l'humanité en proie au symbolique. Il reste donc vrai que la folie est une limite révélatrice de l'être de l'homme, même dans le contexte de la forclusion.

Il y a là indiqué le point de retournement où la fidélité à la clinique, et spécialement à la psychose, implique de rompre avec le mariage rêvé de la psychanalyse et de la philosophie de l'être, sous la bannière du langage et de son habitation : la psychanalyse devrait être... mais elle est et sera autre chose.

Vous voyez à quel point sont nouées nos deux dualités : celle concernant la psychose, et celle portant sur l'évaluation du langage. Parce que la psychose est la *vérité* de la structure, il faut dire que l'homme pris et torturé par le langage est plus essentiel que le sujet habitant le langage, qui assurément a son niveau de consistance, où psychanalyse et philosophie pourraient s'entendre. Torturé, c'est une idée qui est contenue dans l'expression « martyr de

⁹ J. Lacan, *Séminaire III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 276, 16 mai 1956.

l'inconscient » que Lacan utilise pour nommer les psychotiques, même si *martyr* y ajoute celle du témoin. Martyr de l'inconscient, et martyr du langage ce n'est en fait pas très différent. La folie est le révélateur de cette vérité de l'homme dans le langage, que le Nom-du-Père contribue à tempérer et donc à masquer.

Vingt ans plus tard, en 1976 (17 décembre 1976), un passage du séminaire *Le sinthome* que vous connaissez peut-être nous donne un écho renouvelé de cette articulation où la psychose montre le vrai du rapport au langage :

Il se trouve que vendredi, à ma présentation de quelque chose qu'on considère généralement comme des cas, j'ai examiné un cas de folie assurément, qui a commencé par le sinthome *paroles imposées*. C'est tout au moins ainsi que le patient l'articule lui-même, ce qui me paraît tout ce qu'il y a de plus sensé dans l'ordre d'une articulation que je peux dire être lacanienne. Comment ne sentons-nous pas tous que des paroles dont nous dépendons nous sont en quelque sorte imposées? C'est bien en quoi ce qu'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce qu'on appelle un homme normal. La parole est un parasite. La parole est une forme de cancer dont l'être humain est affligé. Pourquoi est-ce qu'un homme dit normal ne s'en aperçoit pas ? Il y en a qui vont jusqu'à le sentir et Joyce nous en donne un petit soupçon¹⁰.

On est évidemment là bien loin de toute célébration heideggerisante de la coappartenance de l'être et de l'homme dans le langage. Mais la constance de certains points fondamentaux est bien notable :

Le langage est extérieur à ce vivant, qui du fait que le langage lui tombe dessus devient un parlêtre (formule de 1973, dont Lacan précise parfois qu'elle veut dire non pas être parlant, mais être parlé).

Cette extériorité du langage, fondamentale à toute théorie lacanienne, est assez manifeste empiriquement pour l'individu qui surgit dans un bain de langage — mais ceci est compatible avec l'habitat heideggerien. Heidegger lui aussi, nous l'avons vu, s'en prend à l'idée que l'homme serait le créateur du langage.

Lacan n'hésite pas, parfois, à la formuler comme une thèse sur l'origine, concernant donc l'homme comme espèce, qui bien loin d'avoir inventé le langage l'a reçu, et plutôt sur la tête que comme un cadeau. Cette vue peut paraître peu scientifique. Lacan joue du fait, qu'il connaît parfaitement, que tout discours sur l'origine mythifie la structure. Agamben fait remarquer dans *Enfance et histoire* — s'appuyant notamment sur l'histoire de la pensée du langage en Allemagne au XIX^e siècle — que de toujours les théories sur l'origine du langage ont été divisées entre origine interne et origine externe « face à toute théorie qui voit dans le langage une “invention des hommes”, se dresse toujours celle qui voit en lui un “don des dieux”¹¹ ». Il y a là, en somme,

¹⁰ *Id.*, *Le sinthome, Ornicar ?*, n° 8, p. 15.

¹¹ G. Agamben, *Enfance et histoire*, Paris, Payot, 1989, p. 91.

quelque chose comme une antinomie de la raison (je laisse ici le dépassement théorique proposé par Agamben). Même si parfois Lacan présente sa thèse de l'extériorité comme une théorie d'origine de type scientifique — ce qui exige d'aménager la présentation plus franchement mythique qui fait du langage un don des dieux, là n'est pas le point. C'est pourquoi ça ne l'empêche pas, vers la même époque, de proposer une origine guère moins surnaturelle, voire maléfique, quoique apparemment plus recevable par un esprit positif, en disant qu'à son avis ce sont les femmes qui ont inventé le langage, contrairement à ce qu'on croit.

Moi je serais assez porté à croire que, contrairement à ce qui choque beaucoup de monde, c'est plutôt les femmes qui ont inventé le langage. D'ailleurs la *Genèse* le laisse entendre. Avec le serpent elles parlent — c'est-à-dire avec le phallus. Elles parlent avec le phallus d'autant plus qu'alors, pour elles, c'est hétéro.

Quoique ce soit l'un de mes rêves, on peut tout de même se poser la question — comment est-ce qu'une femme a inventé ça ? On peut dire qu'elle y a intérêt. Contrairement à ce que l'on croit, le phallogocentrisme est la meilleure garantie de la femme¹².

Parmi les théoriciens sur la préexistence du langage, Lacan a d'illustres prédécesseurs en effet, notamment saint Jean, en son Prologue : « Au commencement était le Verbe ». Ce Verbe, ce *Logos en archè*, est-il bien chez saint Jean le langage humain ? — peu nous importe ici, Lacan lui même l'avait utilisé de cette façon à l'appui de son propos dans le « Discours de Rome » de 1953, dans l'exaltation des pouvoirs du symbolique, de la parole et du langage. En 1974, pas par hasard à Rome, un journaliste ne l'envoie pas dire à Lacan : en somme vous n'avez rien inventé.

M. Y. – (en italien) traduction : D'après ce que j'ai compris, dans la théorie lacanienne générale, à la base de l'homme, ce n'est pas la biologie ou la physiologie, c'est le langage. Mais saint Jean l'avait déjà dit : « Au commencement était le Verbe ». Vous n'avez rien ajouté à cela.

J. Lacan – J'y ai ajouté un petit quelque chose.

Je ne peux pas tout vous lire.

C'est quand le Verbe s'incarne que ça commence à aller vachement mal. Il n'est plus du tout heureux, il ne ressemble plus du tout à un petit chien qui remue la queue ni non plus à un brave singe qui se masturbe. Il ne ressemble plus à rien du tout. Il est ravagé par le Verbe.» (29 octobre 1974)¹³.

¹² J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 4 octobre 1975, *Le bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985.

¹³ « Alors moi, je suis pour saint Jean et son “Au commencement était le Verbe”, mais c'est un commencement qui en effet est complètement énigmatique. Ça veut dire ceci : les choses ne commencent, pour cet être charnel, ce personnage répugnant qu'est tout de même ce qu'il faut bien appeler un homme moyen, les choses ne commencent pour lui, je veux dire le drame ne commence que quand il y a le Verbe dans le coup, quand le Verbe comme dit la religion — la vraie — quand le Verbe s'incarne. » Jacques Lacan, *Conférence de presse*, 1974, *Lettres de l'École freudienne*, 1975, n° 16, pp. 6-26.

Donc nous retrouvons le renversement de valeur radical quant au langage — la dualité toujours présente, mais avec renversement de la dominante.

Parenthèse : si toutefois on est rigoureux, « quand le Verbe s'incarne », dans saint Jean ce n'est pas le commencement, c'est la venue du Christ (*et Verbum caro factum est*). Donc là on introduit une coupure historique : ce n'est plus le langage, c'est le christianisme. C'est un Lacan nietzschéen. On peut cependant donner de cette incarnation du verbe une lecture non théologique, et dire que c'est le passage de l'homme habitant le langage à l'homme habité par le langage, un langage qui marche tout seul — et que c'est avec ce passage de l'actif au passif que les choses se gâtent, qu'il devient torturé dans sa chair.

Alors, qu'il soit pris dans le langage fait peut-être la grandeur, et sûrement l'essence de l'homme, essence paradoxale puisqu'elle lui est étrangère, cela fait en tout cas de lui un animal malade comme l'avait déjà dit Hegel :

Comme êtres vivants, nous sommes rongés, mordus par le symptôme, c'est-à-dire qu'en fin de compte, nous sommes ce que nous sommes, nous sommes malades, c'est tout. L'être parlant est un animal malade. Au commencement était le Verbe, tout ça, ça dit la même chose¹⁴.

C'est l'expression la plus pure du retournement dont je parle, la même référence prend deux valeurs diamétralement opposées.

Cette prise est une « torture » ; le langage est un « parasite », un « cancer ».

La psychose révèle la vérité du rapport du parlêtre au langage, ce que l'homme dit « normal » méconnaît, le psychotique le sait. Ceci, évidemment, relativise la portée — faut-il dire métaphysique, structurale ? — disons, pour parler comme les « Propos », quant à l'être de l'homme, du tempérament apporté par le Nom-du-Père à cette torture, tempérament cependant bien effectif et non négligeable dans l'économie du sujet.

Le parlêtre, c'est le nom inventé par Lacan en 1973 pour désigner l'être humain. Il constitue une réplique manifeste à celui que Heidegger a fait valoir comme appellation ontologique de l'homme, l'intraduisible « *Dasein* », l'être-là (introduit par le premier Heidegger, celui de *Sein und Zeit*, mais non remplacé [« berger de l'être » n'a pas connu la même carrière]). L'invention lacanienne est dans le droit-fil de la thèse heideggerienne de l'habitat du langage par l'homme, et Lacan n'en fait pas mystère. Mais justement il le charge de tout ce qui fait l'écart entre ce que la meilleure, voire la seule, selon lui, philosophie de ce temps, sait du langage, et ce que l'expérience analytique enseigne. Ce nom de parlêtre, il arrive à Lacan de proposer qu'il remplace celui d'inconscient, ce qui, en tout cas, indique bien qu'il s'agit du langage à la lumière de la psychanalyse,

¹⁴ *Id., ibid.*

du symbolique. Pour Lacan langage et inconscient ne sont pas pensables l'un sans l'autre.

Le ravage du Verbe sur le vivant qui parle c'est en premier lieu ce caractère détraqué de la sexualité dont la clinique psychanalytique épelle les manifestations comme symptôme et dont le théorème (qui attend sa démonstration) « Il n'y a pas de rapport sexuel » propose une formule explicative synthétique. *L'étourdit* s'amuse à interroger le rapport entre l'habitat du langage et l'absence de rapport sexuel : « Est-ce l'absence de ce rapport qui les exile en *stabitat* ? Est-ce d'habiter que ce rapport ne peut être qu'inter-dit ¹⁵ ? » En tout cas, ce qui est clair, c'est que *stabitat* est maintenant un exil, dirai-je pour notre propos actuel.

Quel est le rapport entre ce ravage partagé par tous les parlêtres et celui que montrent la ou les psychoses ? Voilà une question pour la psychanalyse.

Il ne faudrait pas croire pourtant que dans cette période du dernier Lacan, l'autre côté, celui où l'habitat du langage est valorisé, ait entièrement disparu. Un écrit célèbre de Heidegger prend comme titre une parole de Hölderlin, « L'homme habite en poète ». Eh bien Lacan, au temps du séminaire *L'une-bévue*, en 1976-1977, relance l'idée de la psychanalyse comme poésie ¹⁶ — c'est d'ailleurs plutôt à la mode aujourd'hui de s'en aviser. La poésie, c'est l'autre côté par rapport au langage qui torture, et la psychanalyse, en tant qu'elle manie l'interprétation, ne peut miser que là-dessus. On pourrait dire que deux poètes, fous, sans doute schizophrènes, illustrent les deux faces de mon propos : Artaud a incarné mieux que personne l'homme pris et torturé par le langage, quand c'est Hölderlin qui a nommé le langage comme habitat de l'homme ¹⁷.

II. Je voudrais maintenant poursuivre sur ces deux points et leur articulation, forclusion du Nom-du-Père et structure de langage, en partant de notre actualité.

Je ne traiterai pas ici de la forclusion du Nom-du-Père en elle-même, mais, un cran en arrière, des conditions théoriques sur lesquelles repose ce concept de Nom-du-Père, et de ce qui le remet en cause dans l'actualité.

Nous assistons en effet à une *remise en cause du symbolique*, dont le Nom-du-Père est la clef de voûte, que l'on peut situer dans trois registres :

1) *Dans le symbolique*, au niveau scientifique : la fin du structuralisme et le projet de naturalisation du langage.

¹⁵ *Id.*, « L'étourdit », *Scilicet* n° 4, Paris, Seuil, 1973, p.11.

¹⁶ « Il n'y a que la poésie qui permette l'interprétation. C'est en cela que je n'arrive plus dans ma technique à ce qu'elle tienne. Je ne suis pas assez poète. » *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, 17 mai 1977, *Ornicar ?* n° 17-18, p. 22.

¹⁷ Je dois cette idée à une remarque de Catherine Millot.

Le structuralisme est terminé de longtemps¹⁸. Les postulats de la linguistique structurale ne sont plus ceux de ce qui existe comme linguistique scientifique aujourd'hui. Lacan en avait pris acte dès 1972. Que reste-t-il de l'inconscient structuré comme un langage quand il n'y a plus de linguistique structurale, ni de structuralisme ? Que deviennent le Nom-du-Père et sa forclusion qui ont été définis dans ce contexte ?

Exemple majeur sur le langage, Chomsky, fossoyeur scientifique du structuralisme en linguistique, et linguiste principal de l'époque suivante, en vient à définir *le langage comme un organe*. Lacan qui l'a rencontré aux États-Unis en 1975 fait état de sa stupéfaction à ce propos dans son séminaire¹⁹. Il est certain qu'on ne peut rien dire de plus contraire à la doctrine lacanienne du symbolique. L'orientation cognitiviste triomphante dans le monde anglo-saxon, mais qui envahit tout l'espace universitaire y compris en France (en psychologie et en psychiatrie notamment), est en harmonie et continuité avec cette thèse de Chomsky. Du coup l'équation pour nous élémentaire entre langage et symbolique au sens de Lacan, c'est-à-dire aussi *l'autonomie du symbolique* par rapport aux deux autres dimensions (R.I), dans l'ambiance scientifique actuelle a perdu toute évidence. La nouvelle orientation en question — qui sans doute ne fait pas l'unanimité — consiste à *naturaliser* le langage, c'est-à-dire pas seulement à poser cette continuité biologique mais plus essentiellement à le rendre justiciable des principes scientifiques qui s'appliquent à tous les objets de la nature (au sens galiléen) — alors que le structuralisme posait une scientificité galiléenne spécifique de la « culture ».

Le contexte scientifique est donc moins favorable, la psychanalyse doit soutenir, seule peut-être, sa position sur le symbolique — ce qui ne veut nullement dire qu'elle doit céder. Mais elle ne peut se contenter de vivre dans un splendide isolement ni, inversement, tout brader pour paraître au jour de la biologie et du cognitivisme.

2) *Dans l'imaginaire* : l'ordre symbolique et le politiquement correct.

La remise en cause du symbolique, de la structure et du Nom-du-Père se fait d'un autre biais, dans l'opinion. Deux accusations se mélangent. L'une dénonce le caractère politiquement incorrect et réactionnaire des théories psychanalytiques (contre les femmes que le primat du phallus offenserait, contre les filles réellement séduites, contre les homosexuels et leur droit à la parentalité, contre toutes les minorités sexuelles égales en droit). Plus intolérable que jamais apparaît toute allusion à la castration — point focal bien logique de tous les rejets. L'autre dit que l'ordre symbolique n'est que le masque théorique de l'ordre familial établi (renversement frappant par rapport à l'époque où les

¹⁸ Cf. Jean Claude Milner, *Le périple structural*, Paris, Seuil, 2002.

¹⁹ Il est frappant de le voir reprendre à cette occasion une formule de 1953 selon laquelle le langage fait trou dans le réel, dont on aurait pu croire qu'au niveau de définition du réel qui est celui des nœuds elle n'aurait plus cours.

théories analytiques étaient jugées dépravées, subversives, attentatoires à la pudeur).

Cette bataille, qui fait beaucoup de bruit sur la scène médiatique et idéologique, est marquée par une grande confusion théorique et pratique, une méconnaissance, habituelle en la matière, de la spécificité du champ de l'inconscient, pas mal de mensonge aussi — sur le rapport effectif des homosexualités à la différence des sexes, par exemple. Le débat a en général très peu à voir avec le Nom-du-Père tel qu'il est défini et fonctionne dans la clinique et la pratique.

On est tenté de fuir cette infection idéologique, bien que des analystes s'engagent dans la bataille de part et d'autre — il y a des analystes rabbins et curés laïcs qui se font les chevaliers du père et de sa loi, d'autre fusionnent au contraire avec les avant-gardes gays et lesbiennes et rayent la castration de leur vocabulaire.

L'expression *ordre symbolique* est à fuir par les malentendus qu'elle autorise, surtout en ces temps de retour agressif de l'ordre moral. « Ordre », au sens légitime de l'expression, ne dit pas plus que dimension spécifique, registre, ce n'est pas un ordre à respecter ni auquel obéir, bien moins encore un idéal auquel se conformer, ni une harmonie. Que dit le symbolique au sens de Lacan sinon le désordre essentiel qui naît au joint du langage et du sexuel ?

Ce qui donne une acuité particulière à cette querelle ancienne et récurrente — elle avait une autre envergure théorique au temps du deleuzisme militant, par exemple —, c'est la conjugaison d'une évolution des mœurs puissante et de l'appui qu'elle trouve dans la manipulation du réel biologique.

3) *Dans le réel* : la cassure entre parenté et différence des sexes, le déplacement des limites du réel biologique²⁰.

C'est le troisième facteur : il s'agit du fait que le bricolage génétique nous met en mesure de bouleverser les conditions de la reproduction humaine, de la disjoindre radicalement de la rencontre des sexes, et ouvre la possibilité à la fois d'un eugénisme généralisé et d'une fabrication de clones, de chimères, de monstres ou d'hybrides, qui brise les limites de l'espèce (pour bien signifier que tout devient possible dans ce registre on a fabriqué et montré à la télé des poules qui ont des dents : les manipulateurs scientifiques du réel savent aussi viser au signifiant), les limites du réel biologique sont bel et bien déplacées, rendant friables les bornes les plus assurées de ce qu'il y a à symboliser, la vie, la mort, la filiation, l'alliance, l'identité corporelle, la différence des sexes. Le clonage permet(trait) en principe de se passer du partenaire — et donc de l'autre sexe, de

²⁰ Pour justifier l'emploi du mot réel ici, pour un impossible qui cesse de l'être, et n'est pas absolu, bien qu'on l'ait cru, je pourrais invoquer Lacan dans *L'une bévüe*, 8 mars 1977 : « Le réel, c'est le possible en attendant qu'il s'écrive. »

l'altérité tout court : on se perpétuerait sans altération. Déjà des milliers de sujets s'inscrivent et revendiquent ce droit.

Il y a là une rupture historique non moins radicale que la mort de l'espèce rendue possible par la fission nucléaire.

On retrouve la folie, celle que Lacan évoquait à la fin des « Propos sur la causalité psychique » et qui est le pur produit de la raison elle-même. « Car si rien ne peut nous garantir de ne pas nous perdre dans un mouvement libre vers le vrai, il suffit d'un coup de pouce pour nous assurer de changer le vrai en folie. Alors nous serons passés du domaine de la causalité métaphysique dont on peut se moquer, à celui de la technique scientifique qui ne prête pas à rire²¹. » À quoi fait écho en 1974 : « On les appelle biologistes, physiciens, chimistes, pour moi ce sont des fous. Seulement maintenant, alors qu'ils sont déjà en train de détruire l'univers, leur vient à l'esprit de se demander si par hasard ça ne pourrait pas être dangereux²². »

Voilà : langage, structure, symbolique, Nom-du-Père, réel du sexe et de la mort, tout est remis en question, à la fois par l'évolution des sciences, par l'idéologie, et par la technologie du vivant au service du fantasme.

Ceci me conduit à rappeler quelques points fondamentaux d'une doctrine lacanienne du symbolique plus classique que ce que nous avons d'abord vu, en tant qu'il est centré par le Nom-du-Père et la structure de langage.

III. *Les quatre conditions du Nom-du-Père*

Si Lacan a pu dire qu'il le trouvait chez Freud, c'est à condition d'avoir un certain nombre de principes de lecture étrangers à Freud, qui font que le Père, chez Lacan, devient tout de même autre chose que chez Freud.

J'ai déjà évoqué les deux premières, je ne fais que les rappeler

1. Il est clair d'abord qu'il faut la distinction des trois dimensions, symbolique, imaginaire et réel, qui va se répercuter directement sur trois dimensions du père, voire sur trois pères I, S, R. Impossible de définir la forclusion sans avoir défini le Nom-du-Père comme un signifiant, au registre symbolique.

2. Il faut aussi l'axiome fondateur « L'inconscient structuré comme un langage ». En effet le Nom-du-Père, c'est un signifiant, un signifiant particulier dans le système signifiant, celui qui fait que *ça tient*, en même temps qu'il fait *trou*.

3. Le symbolique et la mort. Deux positions sont ici nouées :

²¹ J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *op. cit.*, p. 192.

²² *Id.*, Interview pour le journal italien *Panorama*, 21 novembre 1974. Récemment republiée dans *Le Magazine littéraire* n° 428.

1) un principe constitutif du symbolique selon Lacan, le rapport du symbolique à la mort et à la pulsion de mort. 2) « le mot c'est le meurtre de la chose », le meurtre élève la chose au statut symbolique. Principe non pas structuraliste mais hégélien ; une fois formulé ce principe, Lacan le voit partout chez Freud qui ne le formule pas. Que le meurtre ne soit pas seulement réel, acte plus ou moins mythique (R), ni fantasme œdipien (I), mais opération symbolique (S), ordonne la foison des trouvailles et inventions freudiennes sur ce point. Ce point constitutif du symbolique au sens lacanien, et donc du père comme nom, paraît spécialement peu compatible avec la thèse naturaliste sur le langage.

4. Le monothéisme. Référence double : Lacan emprunte au christianisme un signifiant pour désigner le père en tant que signifiant (il transforme en substantif ce qui est invocation en deuxième personne). D'autre part, à toute étape, la méditation de Exode 3-14, (« 'èhyèh 'ashèr 'èhyèh²³ »), donc la référence au cœur du judaïsme, accompagne la redéfinition et du Nom-du-Père et de l'Autre — depuis le séminaire III jusqu'à RSI.

J'ai montré ailleurs que Lacan, pour forger le Nom-du-Père, relit l'Œdipe avec le *Moïse et le monothéisme de Freud*²⁴.

IV. *Nom du Père et inconscient structuré comme un langage*

Décisif dans cette thèse est le fait que Lévi-Strauss venait de démontrer qu'en somme la parenté est structurée comme un langage. Cela permet de fonder l'autonomie du symbolique dans un modèle de scientificité galiléenne distinct de celui des sciences de la nature, non limité à la psychanalyse.

La thèse de l'inconscient structuré comme un langage a deux étages, si l'on peut dire.

1) ça fonctionne comme un langage en tant que c'est régi par métaphore et métonymie qui découlent directement de toute structure de type langage : syntagme et paradigme. Les formations de l'inconscient, le symptôme *sont* des métaphores ; le désir *est* une métonymie.

Mais il y a aussi la position de l'Autre grand A. Ce terme n'appartient ni à Freud, ni au structuralisme en général (pas plus que celui de sujet) ; il est absolument exigé par la structure de langage telle que Lacan l'entend, et par la possibilité d'importer dans l'inconscient la structure structuraliste ; à certains égards il nomme à lui seul *la* structure, celle qui est en cause dans la psychanalyse. Impensable sans le structuralisme, mais contraire dans sa construction à ses principes (ex. : ce grand Autre réunit langue et parole, dont la

²³ La tendance actuelle est à faire valoir dans la traduction le futur « Je serai : je serai » par exemple. Lacan ayant pris ses distances avec la traduction classique « je suis celui qui suis » a privilégié la version « Je suis qui je suis ». J'adopte la graphie utilisée par André Caquot.

²⁴ F. Balmès, *Le nom, la loi, la voix, écritures du père II*, Ramonville Saint-Agne, Érès, Collection Scripta.

dissociation est la base du saussurisme). Sans Autre grand A, pas de possibilité de penser le Nom-du-Père.

2) le deuxième étage, c'est donc justement la structure de langage appliquée à l'œdipe freudien — dont en somme la *Question préliminaire* cristallise la première écriture systématique — et dont le Nom-du-Père est la clef de voûte. Ce n'est plus seulement la métaphore, c'est la métaphore paternelle. Il ne s'agit plus de signifiant en général, mais de certains signifiants particuliers, privilégiés (Père, Mère, enfant (sujet), phallus). L'œdipe s'écrit comme un cas particulier de la métaphore — avec ce renversement qui est que toute métaphore sera conditionnée par la métaphore paternelle, qui, loin d'être une application particulière, sera le principe général. C'est la structure, la seule et unique, au sens de la psychanalyse — celle dont le schéma I écrit la transformation du fait de la forclusion.

Je parle de deux étages : la structure de langage, celle de l'inconscient dans ses formations, et la structure qui réécrit l'œdipe comme Nom-du-Père et métaphore paternelle. C'est ce qui est indiqué très clairement dans la définition du Nom-du-Père : « c'est le signifiant qui dans l'Autre comme lieu du signifiant est le signifiant de l'Autre comme lieu de la loi ». Sauf que le principe « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre » implique qu'il n'y a pas deux étages dont l'un garantirait l'autre (pas de métalangage). L'Autre barré, le signifiant de l'Autre barré $S(\bar{A})$ c'est l'essence même de la psychanalyse — et Lacan peut dire que *c'est* la structure : le terme à lui seul, et en tant que nécessité, abrège, contient la totalité de ce qui s'étage sur le graphe.

V. L'expression « Nom-du-Père » a pu favoriser la lecture à tendance religieuse du symbolique, qui a accentué de façon unilatérale sa dimension pacifiante. La psychanalyse devient alors, malgré l'avertissement de Lacan, la liturgie du père. Épouser au nom de la psychanalyse les symptômes du dérèglement moderne n'est que l'envers de la même attitude.

Ce qui ressort de tout ce que nous avons vu, c'est qu'au-delà de l'opposition entre la paix relative là où il y a Nom-du-Père et le chaos (en vérité parfaitement ordonné) là où il est forclus, il y a, du point de vue de la structure ce qu'on pourrait nommer le *désordre symbolique essentiel*. Cette vue du langage s'appuie sur le symptôme en tant que signe du réel, et sur la folie comme index du rapport du parlêtre au langage. Cette vue du langage est incompatible avec la pastorale religieuse, mais aussi bien avec le politiquement correct et, sur le plan scientifique, avec la naturalisation du langage. Elle ne cesse par contre de prendre appui sur le 'èhyèh 'ashèr 'èhyèh, pure énonciation du symbolique comme trou.